

Télémaque

Edition N°2

Les Francs-Bourgeois - La Salle

1er mai 2021

La conscience du présent

Critique de la logique rétrospective



LE JOURNAL DES TERMINALES

«Hâte-toi de bien vivre et
songe que chaque jour est
à lui seul une vie. »

Sénèque, Lettres à Lucilius.

PRÉAMBULE

Chers lecteurs,

Nous pensons avoir conscience du présent, le « saisir » dès lors que nous y sommes, contrairement au passé qui n'est plus, et au futur qui n'est pas encore. Mais quelle est donc cette conscience du présent ? Est-elle une simple impression d'exister dans l'immédiateté de l'instant ? On peut se demander si le présent se réduit à l'instant, ou s'il est « plus » que lui. Par suite, la conscience du présent serait davantage que la sensation d'être ici et maintenant. Qu'est-ce alors que cette conscience du présent ? À quoi tient-elle ? Et que nous révèle-t-elle ?

Les Terminales C, D et E ont interrogé cette conscience, déconstruisant les représentations de ce que nous appelons le présent sans pourtant savoir d'où il vient, ni où il va. Pourquoi le présent nous échappe-t-il ? Et pourquoi surtout nous blesse-t-il pour reprendre le verbe que Pascal emploie dans ses Pensées ? Quelle est donc cette étrange blessure du présent ... cette blessure qui ne se referme pas tant elle est vive ? Et si blessure il y a, nous l'éprouvons sensiblement en ces temps de crise.

Ce nouveau numéro de Télémaque, construit autour de trois débats menés en classes de Tronc commun (TC, D et E), prend le risque d'ouvrir une brèche dans l'espace-temps, et les élèves vont raviver cette conscience du présent encore endormie ..., et qui ne demande pourtant qu'à s'éveiller.

La conclusion de ce débat a été réalisé par les Terminales de Spécialité Humanités.

Bonne lecture à tous !

Melle Raviolo
Professeure de philosophie

DÉBAT EN TERMINALE C

Melle Raviolo : Qu'est-ce donc que le temps ? se demande saint Augustin au livre XI des Confessions. Si personne ne me pose la question, je sais ; si quelqu'un pose la question et que je veuille expliquer, je ne sais plus. C'est avec assurance pourtant que je déclare savoir que, si rien ne passait, il n'y aurait pas de temps passé ; et si rien ne survenait, il n'y aurait pas de temps futur ; et si rien n'était, il n'y aurait pas de temps présent. » Cette réflexion du Père de l'Eglise éclaire d'emblée notre propos : elle met en lumière toute la difficulté de dire ce qu'est le temps, de l'inscrire dans nos représentations langagières. En effet, poursuit le philosophe, « ces deux temps-là, le passé et le futur, comment « sont »-ils, puisque s'il s'agit du passé il n'est plus, s'il s'agit du futur il n'est pas encore ? Quant au présent, s'il était toujours présent, et ne s'en allait pas dans le passé, il ne serait plus le temps mais l'éternité ». Cette dernière phrase d'Augustin nous conduit donc à penser que si le présent, pour être un temps, ne le devient que parce qu'il s'en va dans le passé, comment disons-nous encore qu'il est, puisque la raison pour laquelle il est c'est qu'il ne sera plus, si bien que, de fait nous ne pouvons dire que le temps est, sinon parce qu'il tend à n'être pas.

Cependant, nous employons une multitude d'expressions pour signifier ce temps vécu : « le temps est court » ; « le temps est long » .. Nous avons conscience d'un temps qui dure ou d'un temps qui passe vite, mais qu'est-ce donc que cette conscience ? A quoi tient-elle ? Car à quel titre peut être « court » ou « long » ce qui n'est plus ? Cette conscience du temps que nous croyons être notre conscience du présent n'est en fait que celle d'un temps qui n'est plus (le passé) ou que celle d'un temps que nous imaginons (le futur) si bien nous devrions dire plus justement : ce fut long ou court ou ce sera long ou court. Mais alors qu'est-ce qui nous fait dire : « c'est long » quand on parle de la situation que nous endurons depuis plus de douze mois de crise sanitaire ?

« Ce temps présent, le seul, trouvions-nous, qu'il faille appeler long : un jour à peine, tel est l'espace auquel il est réduit. Mais examinons-le de près ; car un seul jour n'est pas, lui non plus, tout entier présent », dit Augustin. En effet, « jour et nuit forment un ensemble complet de vingt-quatre heures, poursuit-il au livre XI des Confessions. Et cette heure elle-même court en particules fugitives : tout ce qui s'en est envolé est passé, tout ce qui lui reste est futur. » Alors que faut-il donc appeler le présent ? N'est-ce pas précisément un élément du temps qui ne puisse plus être divisé en parcelles d'instant ?

Philomène : Mais un seul jour n'est pas tout entier présent. La conscience du présent n'est que celle de ce qui n'est plus, ou celle de ce qui n'est pas encore. Le présent semble insaisissable. Il n'a aucun espace.

DÉBAT EN TERMINALE C

Léon : En vérité, nous ne disons pas : « il est long », puisqu'il n'est pas encore quelque chose qui puisse être long ; mais nous disons : « il sera long ». Mais quand le sera-t-il ? De fait, si alors il est encore futur. S'il est encore futur, il ne sera pas long, puisqu'il ne sera pas encore quelque chose qui puisse être long. Mais si c'est alors qu'il est long, c'est-à-dire quand, de futur qu'il était et qu'il n'est pas encore, il aura déjà commencé à être, et ce sera devenu présent pour pouvoir être quelque chose qui soit long.

Seifane : Eh bien, nous voici rendus au point initial, Léon ! Notre conscience du temps présent n'est pas quelque chose. On ne peut rien dire d'elle. Nous percevons certes le temps qui passe, mais pouvons-nous dire que c'est le présent ?

Iris : Il existe donc trois temps, et ceux-ci seraient inséparables. Nous n'aurions donc jamais seulement du présent. Si je prends l'exemple de mon enfance, je peux dire : mon enfance qui n'est plus est dans le temps passé, qui n'est plus, mais son image, quand je l'évoque et la raconte, c'est dans le temps présent que je la regarde, parce qu'elle est encore dans ma mémoire.

Hector : Oui, Iris. Et il existe aussi une explication semblable pour les prédictions du futur de sorte que les choses qui ne sont pas encore sont perçues à l'avance dans leurs images déjà existantes.

Pauline : En effet, généralement, nous préméditons nos actions futures, et cette préméditation est présente, mais l'action que nous préméditons n'est pas encore, parce qu'elle est future. Quand nous l'aurons entreprise, quand ce que nous préméditons aura reçu de notre part un commencement de réalisation, alors cette action sera, parce qu'alors elle ne sera pas future, mais présente.

Gaspard : Alors on n'a conscience que de ce qui est .. Je m'explique : quand on dit que nous voyons des choses futures, on ne voit pas les choses mêmes, qui ne sont pas encore, puisqu'elles sont futures, mais peut-être leurs signes..!

Céline : ou bien leurs causes, Gaspard, qui, quant à elles, sont déjà. Ces causes sont bien présentes. Et c'est précisément cela qui leur permet de prédire les choses futures ainsi conçues dans l'esprit.

Ewan : Et ces conceptions à leur tour sont déjà, et c'est comme présente que les voient en eux-mêmes ceux qui font ces prédictions.

DÉBAT EN TERMINALE C

Thomas : Par exemple, quand je regarde l'aurore, j'annonce à l'avance que le soleil va se lever. Ce que je regarde est présent ; ce que j'annonce est futur. Ce n'est pas le soleil qui est futur, car il est déjà ; mais c'est son lever, car il n'est pas encore. Pourtant ce lever lui-même, si je ne l'imaginai en esprit, comme en ce moment où je parle, je ne pourrais le prédire. Mais ni cette aurore que je vois dans le ciel n'est le lever du soleil, quoiqu'elle le précède, ni cette imagination que j'ai dans mon esprit. Toutes les deux sont perçues comme présentes, pour que ce lever futur soit d'avance proclamé.

Rose : Ce n'est donc pas juste de dire qu'il y a un passé, un présent et un futur puisqu'ils ne sont pas à proprement parler. Nous ne pouvons pas avoir conscience de ce qui n'est pas. Il faudrait plutôt qu'il y a un présent du passé, un présent du présent et un présent du futur.

Capucine : C'est vrai ! Il y a dans l'âme, d'une certaine façon, ces trois modes du temps : le présent du passé qui est la mémoire ; le présent du présent, et c'est la vision ; le présent du futur qui est l'attente. Notre conscience du présent peut se réaliser alors de trois manières : quand nous nous souvenons, quand nous voyons ou contemplons, quand nous patientons ou espérons.

Prière de saint Augustin :

« Je te confesse, Seigneur, que j'ignore encore ce qu'est le temps ; en revanche, je te le confesse, Seigneur, je sais que c'est dans le temps que je dis cela, qu'il y a longtemps déjà que je parle du temps, et que ce « longtemps » lui-même n'est « long temps » que grâce à une durée du temps. Comment se fait-il donc que je le sache, puisque je ne sais pas ce qu'est le temps ? Ou peut-être ne sais-je pas exprimer ce que je sais ? Malheureux que je suis, moi qui ne sais même pas quelle chose je ne sais pas ! Voici, mon Dieu, devant toi que je ne mens pas ; telle est ma parole, tel est mon cœur. C'est toi qui éclaireras ma lampe, Seigneur mon Dieu, qui éclaireras mes ténèbres. »

DÉBAT EN TERMINALE D

Rubens : La conscience de notre Histoire est-elle l'épreuve d'un présent du passé ? Le passage que l'historien effectue est celui d'un mouvement qui le mène du futur dans le passé par le présent. Ce transit effectué dans un espace singulier scandé par des espaces de temps débouche sur une nouvelle aporie, car le temps n'a pas d'espace propre. Déjà, dans ses Confessions, Augustin se confronte au problème : il dédouble alors la conscience du temps humain en distinguant le rapport qui privilégie la relation intime au temps, qu'il qualifie d'intensio, et ce qui va jouer le rôle de substitut au temps cosmologique, qu'il dénomme distensio animi : « Je vois donc que le temps est une distorsion. Mais est-ce que je vois ? Ou est-ce que je crois voir ce que je vois ? » se demande le philosophe au livre XI des Confessions. Or il me semble que la situation « ontologique », affrontée jadis par Augustin, est encore vive et inquiétante en ces temps de crises multiples. Pour nous aussi ce qui nous est le plus proche est tout autant le plus lointain. Et le « temps » nous apprend l'indéchirable unité de cette distance et de cette proximité.

Balthazar : Si je suis bien ton approche augustinienne, Rubens, l'événement est ce qui fait signe à l'âme humaine, à l'intériorité de l'homme.

Alexis : Et j'ajouterai que le second enseignement est que le passé n'est jamais vraiment révolu, car il continue à travailler le présent dans un futur du passé qui vient frapper l'individu dans son actualité la plus vive.

Eloïse : Tout se joue donc entre l'impression première sur le caractère distendu, composite du temps conçu dans son extériorité et la capacité de l'homme à retrouver des intensités qui fassent sens.

Margot : Notre conscience du présent recherche donc tout un langage capable de le conduire à l'appropriation de notre vie distendue.

Baptiste : Or l'histoire qui part des préoccupations présentes n'engage pas seulement l'ouverture d'une période nouvelle, le très proche s'ouvrant au regard de l'historien. Elle est aussi une histoire différente qui se cherche dans la rupture avec le temps unique et linéaire, et pluralisant les modes de rationalité.

DÉBAT EN TERMINALE D

Melle Raviolo : C'est la démonstration que fait l'historien Henri-Irénée Marrou lorsqu'il met en avant une équation qui internalise le rapport présent dans l'approche du passé pour définir l'opération historique : « Par cette image, je veux simplement mettre en évidence le fait que, de même qu'en mathématiques la grandeur du rapport est autre chose que chacun des termes mis en relation, de même l'histoire est la relation, la conjonction, établie, par l'initiative de l'historien, entre deux plans de l'humanité, le passé vécu par les hommes d'autrefois, le présent où se développe l'effort de récupération de ce passé au profit de l'homme, et des hommes d'après. » (De la connaissance historique).

Joséphine : Mais alors, madame, Marrou donne à l'événement une épaisseur temporelle qui relie les trois dimensions du passé et du futur par le présent.

Lorraine : Oui. Et alors il y a trois types de phénomènes que le temps met en jeu : les objets transcendants qui occupent une place dans le temps objectif, les modes d'apparition de ces objets dans les phases de la conscience temporelle, et enfin le flux du temps en tant qu'écoulement continu dont le sujet est le fil conducteur.

Ambroise : Et cela veut dire alors que c'est le flux absolu de la conscience qui est considéré comme constitutif du temps, échappant ainsi à la temporalisation puisque la fondant.

Grégoire : Oui, Ambroise, et c'est très proche de ce que Husserl dit au début du XX^{ème} siècle, dans ses Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps ! Il recommande de mettre hors circuit « le temps objectif », tout en le conservant en réserve. Suspendant toute position transcendantale, Husserl cherche une attention à la pure immanence du phénomène temporel.

Céleste : Sa phénoménologie innove en soulignant un phénomène qualifié de « rétention », souvenir primaire, sorte d'impression « associée à une modification immédiate qui la constitue en tout juste passé¹⁰ ». À cette impression première s'ajoute tout aussi spontanément, une « mise en attente », un « creux futur », qu'il qualifie de « protention ».

Maxime : Moi, je trouve ça génial ! Oui, c'est une super approche parce que cela ne limite pas le présent (le « maintenant ») à un simple instant fugitif, mais l'inscrit à l'intérieur d'une intentionnalité longitudinale selon laquelle il est à la fois la rétention de ce qui vient de se produire et la protention de la phase à venir.

DÉBAT EN TERMINALE D

Edouard : Oui, il redonne au maintenant sa double signification d'un maintien et d'une ouverture. C'est cette intentionnalité longitudinale et non objectivante qui assure la continuité même de la durée et préserve le même dans l'autre.

Ael : C'est tout à fait ça, Edouard ! La phénoménologie du temps par ses présupposés déborde de la simple factualité puisque Husserl se pose la question de savoir comment le « ressouvenir » permet une présentification du passé et comment cette représentation peut rester fidèle à son objet. Cette implication du ressouvenir dans l'unité du temps vécu doit intégrer la dimension des intentions d'attente contenues dans le souvenir lui-même.

Claire : Le présent est à la fois ce que nous vivons et ce qui réalise les anticipations d'un passé remémoré. En ce sens, le présent est l'effectuation du futur remémoré.

Ethan : Le passé est flux de vécus qui sont tous au présent car le temps n'est plus considéré comme une ligne continue et extérieure, mais comme un réseau d'intentionnalités. Le temps ne peut donc être que subjectif, mais il a pourtant une réalité objective. Le temps comme le monde sont toujours un déjà-là pour la conscience !

Joseph : Mais alors le temps lui-même doit finalement être considéré à trois niveaux : temps objectif (niveau un), temps objectivé des tempo-objets (niveau deux), temps immanent (niveau trois).

Julie : Moi, je trouve que c'est plus parlant si on prend l'image du son : le son qui s'écoule et qui déploie ses modulations différentes au fil du temps. Les modes de saisie temporels de l'objet-son seront l'attente (protention), l'attention (présentification) et le souvenir dit primaire (rétention).

DÉBAT EN TERMINALE E

Nakya : Si, comme Husserl, on attribue à la conscience une prévalence absolue comme source ultime de toutes les manifestations de l'expérience, alors il y a un primat de l'ego. Mais si la conscience n'était pas la conscience de quelque chose, mais qu'elle était quelque chose, parmi bien d'autres choses ?

Capucine : Mais tu te rends compte, Nakya, que ce que tu dis est complètement en rupture avec Husserl !

Nakya : Oui, Capucine. C'est ma lecture de la Pensée et le mouvant d'Henri Bergson qui m'a permis de changer de direction philosophique. Sur ce point, le philosophe français introduit une profonde rupture avec la tradition philosophique qui situe la lumière du côté de la conscience seule capable de sortir les choses du monde de l'opacité, un peu comme si l'intentionnalité de la conscience était le rayon d'une lampe électrique...

Théo : En effet, Nakya, pour Bergson, c'est tout le contraire. Ce sont les choses qui sont lumineuses par elles-mêmes, sans rien qui les éclaire.

Romane : Bergson avance une conception du temps très novatrice car elle est fondée sur la conception d'un passé « contemporain » du présent qu'il a été. Il en résulte que le passé n'est jamais vraiment révolu et persiste dans le présent dont il n'est pas dissociable. Il y a un paradoxe de la contemporanéité du passé qui tient à l'incarnation du souvenir dans une image qui ne peut se projeter dans son propre présent dont le souvenir est contemporain, mais seulement en fonction du nouveau présent qui le tient pour passé.

Maïa : Oui, Henri Bergson délinéarise la chronologie, suggérant une autre logique que simplement consécutive, intriquant passé et présent grâce à la prise en considération du dédoublement du présent.

Victor : Il est très explicite dans Matière et Mémoire, quand il dit que le présent se dédouble à tout instant, dans son jaillissement même, en deux jets symétriques, dont l'un retombe vers le passé tandis que l'autre s'élançait vers l'avenir.

Mika : Je trouve cela passionnant ! Cette conception bergsonienne redonne vie et enjeu au passé en le reliant au présent par la mémoire. Il différencie deux types de mémoire en repérant une mémoire-habitude qui relève de la part sensori-motrice du corps et une mémoire pure, coextensive de la conscience dans son rapport à la durée.

DÉBAT EN TERMINALE E

Alexandre : D'ailleurs, Mika, le dynamisme de la durée relève d'une relative autonomie par rapport au support corporel. Dans Matière et Mémoire que Victor citait, Bergson entend démontrer que le passé se survit sous deux formes distinctes : dans des mécanismes moteurs ; dans des souvenirs indépendants. Il va jusqu'à considérer que l'on pourrait se représenter deux mémoires théoriquement indépendantes. La dynamique propre à cette mémoire pure relèverait d'une combinatoire entre trois éléments : deux en position opposée, le souvenir pur d'un côté et la perception de l'autre, dont la relation s'effectue grâce à la médiation du souvenir-image.

Karel : Vous vous rappelez que chez Bergson, la perception, met en œuvre un cône renversé. En sa pointe s'opère le voir présent qui mobilise une épaisseur toujours plus large du cône au fur et à mesure de ses besoins et de sa plongée dans les profondeurs du passé. Il n'y a donc pas de coupure entre passé et présent, mais intrication des deux en fonction des intérêts pragmatiques du présent : « Notre présent tombe dans le passé quand nous cessons de lui attribuer un intérêt actuel. Il en est du présent des individus comme de celui des nations » (La Pensée et le mouvant).

Suzie : Vous oubliez que la métaphysique de Bergson entend aussi renouer avec l'expérience intégrale !

Elise : Oui, Suzie ! Tu as raison de le dire. Et elle peut rendre compte, contrairement à la métaphysique de la tradition, de l'imprévisibilité et donc de l'événement-avènement.

Mélissa : Et son caractère insaisissable tient surtout chez Bergson à sa remise en question de l'idée de successivité. Il réalise une critique radicale de la logique rétrospective selon laquelle un événement est d'abord projeté, puis relié, et enfin passé, révolu.

Maiwenn : Alors il faudrait saisir les logiques temporelles pour elles-mêmes à la fois comme sources d'expérience et dans leurs infléchissements en fonction des usages du présent.

Eugénie : Et à ce titre, le passé n'est jamais révolu. Il n'est pas du présent aboli non plus, car le souvenir accompagne la perception comme son ombre ou comme son spectre.
tuation.

DÉBAT EN TERMINALE E

Thibault : Alors, il ne faut plus parler en termes de succession. Bergson le dit : « Que le temps implique la succession, je n'en disconviens pas. Mais que la succession se présente d'abord à notre conscience comme la distinction d'un « avant » et d'un « après » juxtaposés, c'est ce que je ne saurais accorder. » (La Pensée et le mouvant).

Melle Raviolo : Arrivés au terme du débat, Il faudrait alors distinguer deux modes temporels : le Chronos, par lequel le temps fixe les choses et les personnes dans leur effectuation, dans un présent, et l'Aiôn, qui relève d'une éternité paradoxale par laquelle quelque chose d'incorporel, d'ineffectuable, déborde et survit à l'effectuation.

Adélia : C'est une ligne flottante qui ne connaît que les vitesses, et ne cesse à la fois de diviser ce qui arrive en un déjà-là et un pas-encore-là, un trop-tard et un trop-tôt simultanés, un quelque chose à la fois qui va se passer et vient de se passer.

Melle Raviolo : Oui ! Le Chronos ne remplit pas les états de chose car quelque chose lui échappe qui se trouve sur la ligne de l'Aiôn : Deux temps, dont l'un ne se compose que de présents emboîtés, dont l'autre ne fait que se décomposer en passé et futur qui sont allongés. Dont l'un est toujours défini, actif ou passif, et l'autre, éternellement Infinitif, éternellement neutre.

CONCLUSION DES DISCUSSIONS

Angèle : La psychanalyse nous a appris l'aporie d'une approche continuiste, linéaire et consécutive du temps. Elle a permis d'introduire de la fragmentation, de l'hétérogène, le refoulement du passé et son retour obsessionnel, l'après-coup. En 1978, Michel de Certeau oppose deux stratégies du temps. D'une part, il y aurait l'historiographie construite à partir d'une coupure entre présent et passé, postulant, de la part de l'histoire, un souci d'objectivation de ce qui n'est plus et une stratégie de mise à distance dans un souci d'intelligibilité. De l'autre, il y aurait la mémoire dont la stratégie passe par l'oubli actif, la résistance au passé, à son retour insidieux pour éviter que le mort ne saisisse le vif.

Giovanni : La psychanalyse et l'historiographie ont donc deux manières différentes de distribuer l'espace de la mémoire. Elles pensent autrement le rapport du passé et du présent. La première reconnaît l'un dans l'autre ; la seconde pose l'un à côté de l'autre.

Anna : Oui, mais il faut nuancer cette distinction ! historiographique elle-même. Le phénomène de latence nous révèle l'importance, dans le domaine de la psyché comme de l'histoire, de l'après-coup, ce qui induit une conception éclatée de la temporalité.

Camille : Le psychanalyste André Green la qualifie d'hétérochronie car fondée sur cette importance de l'après-coup qui intervient ultérieurement et vient donner une intelligibilité nouvelle au passé tout en se définissant aussi comme un supplément de sens. À partir de cette conception, l'événement, traumatique ou non, n'agit qu'à retardement, et sa vérité n'est efficace que dans l'après-coup : Le temps où ça se passe n'est pas le temps où ça se signifie.

Rose : Le sens s'inscrit donc dans un processus temporel au cours duquel le passé n'est pas révolu, mais toujours source d'invention, soit une structure feuilletée du temps individuel comme du temps collectif selon des imbrications temporelles chaque fois singulières, comme l'a magnifiquement montré Freud lui-même à propos de la cité romaine. L'autre rapprochement entre la psychanalyse et l'histoire du temps présent, c'est que toutes deux revêtent une valeur performative, contribuant à édifier « un tombeau pour le mort » au double sens d'honorer le passé et de le remettre à sa place.

Jade : Les deux pratiques relèveraient à ce niveau d'un même travail de deuil indispensable afin de rouvrir le présent à de nouveaux possibles. L'histoire serait, selon Michel de Certeau, un discours autour d'une « présence manquante », instituante d'une coupure irréversible car l'avoir-été est à jamais absent.

Marie : En même temps, cette frontière instituée par l'historiographie reste fragile, car elle vise à entériner une limite infranchissable et en même temps elle bute sur l'impossible rupture du lien avec le passé. À la fois travail de la mort et travail contre la mort, l'écriture historique s'énonce en termes d'une place à trouver pour la sépulture.

Alexandre : L'écriture historique exorcise la mort en l'introduisant dans son discours. La conversion scripturaire que réalise l'historien exerce un rôle performatif, assigne au lecteur une place qui devient un « devoir-faire » et ouvre à un rapport interne entre présent et passé.

Paul : De son côté, la reprise herméneutique de sens de l'expérience historique attribue aussi un supplément de sens qui n'est pas sans analogie avec ce que réalise le psychanalyste lors de son écoute flottante avec son patient. Pour l'herméneute, la distance temporelle n'est plus perçue comme handicap pour connaître le passé, mais comme ressource d'une meilleure connaissance du passé.

Zoé : Alors La nouvelle conscience historiographique à laquelle invite l'herméneutique transforme la distance temporelle en « possibilité positive et productive donnée à la compréhension ».

Florence : Cette réactivation du passé dans ses possibles non avérés rejoint toute une longue tradition, celle du messianisme juif, celle de Franz Rosenzweig, Walter Benjamin ou Gershom Scholem, qui ont en commun de vouloir rendre compte de l'idée du temps de l'aujourd'hui libérée de toute téléologie, de toute idée d'un progrès inéluctable et continu.

Camille : Le temps renvoie chez ces penseurs à l'expérience elle-même, à sa traversée, et trouve ainsi une épaisseur, une qualité qui n'est pas seulement une mesure temporelle. Dans cette optique, on passe d'un temps de la nécessité à un temps des possibles.

Leyla : C'est ainsi que Walter Benjamin ne considère pas le rapport entre le passé et le présent sous la seule forme traditionnelle de la successivité. Le passé devient chez lui contemporain du présent, car il se constitue en même temps que le présent. Passé et présent se superposent et non pas se juxtaposent. Ils sont simultanés et non pas contigus. Alors l'histoire n'est pas seulement une science. Elle est une forme de remémoration.

Melle Raviolo: Oui, Leyla. Ce que la science a constaté, la remémoration peut le modifier. Cette notion de remémoration chez Benjamin ne renvoie pas seulement à une simple conservation des événements du passé dans la mémoire, mais à leur réactualisation dans l'expérience présente. Elle relève donc d'un acte volontaire, conscient, et qui passe par la narration orale ou écrite. Selon Walter Benjamin, le sens tente de se dire dans le présent, ce qui nécessite de posséder l'art du présent qui est un art du contretemps, de l'intempestif. Le sens se déplace donc au fil du temps en fonction de ses diverses phases d'actualisation. Comme le dit Paul Ricoeur dans *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, à propos de Yoseph Yerushalmi : « Ce malaise est peut-être le nôtre, à nous tous, les enfants bâtards de la mémoire juive et de l'historiographie sécularisée du XIXème siècle. »

Apollinaire : L'herméneutique critique, telle que la définit Ricoeur, se trouve bien là dans ce croisement, madame, dans cet entre-deux qu'est le temps raconté qui se trouve pris entre deux pôles, entre le temps cosmologique et le temps intime, entre familiarité et étrangeté. C'est dans cet entre-deux que se situent la conscience historiographique et donc le temps présent. Il en résulte un déplacement du regard historien qui avait jusque-là tendance à observer l'advenue du nouveau en s'interrogeant sur ses causes, alors qu'il est conduit aujourd'hui à parcourir les traces laissées par l'événement et de suivre au plus près les métamorphoses de sens qu'il subit dans sa traversée du temps. Ce déplacement de l'aval vers l'amont de la factualité nourrit le tournant historiographique actuel, car il induit une double interrogation sur les modalités de fabrication et de perception dans le passé dont on parle ainsi qu'une revisitation de ce passé dans ses traces jusqu'au moment présent à partir duquel l'historien l'interroge.

Gaspard : Il en résulte une histoire au second degré qui peut revêtir ce nom d'histoire du temps présent impliquant une temporalité bien plus large que la simple histoire immédiate. Cette approche ajoute à l'événement toutes les sédimentations de sens qui lui ont été apportées jusqu'à nous, jusqu'à notre temps présent.

Merci à tous, chers élèves !

À PARAÎTRE SUR LE FB HEBDO :
Télémaque 3 : La lettre et l'esprit (Réflexions sur la justice)